

Résolution de l'énigme n° 12

On s'est dit adieu, la semaine dernière, « confortablement » assis sur les chaises de Michel Goulet. Comme l'artiste et ses amis poètes vous y invitaient, vous avez *Rêvé le Nouveau Monde*.

J'imagine aussi que, pas trop perdus dans vos rêves, vous avez visité l'intéressant petit musée installé dans le kiosque hexagonal voisin.



Dirigeons-nous vers la rue Abraham-Martin. La rue s'étire jusqu'au bout de la jetée du bassin Louise. Je m'y suis rendu quelques fois ces dernières années et, la dernière fois, j'y ai croisé une joggeuse. C'est donc ouvert au public, même si l'on se sent un peu clandestin parmi tous ces équipements de l'industrie portuaire. Oubliez le Saint-Laurent et l'île d'Orléans, le paysage ici est industriel.

La jetée qui crée le bassin fait environ un kilomètre. Sa construction dans l'estuaire de la Saint-Charles est entreprise en 1877. Une écluse relie la jetée au quai Saint-André. La jetée est inaugurée à l'été 1880 par la princesse

Louise, fille de la reine Victoria et épouse du gouverneur général du Canada John Campbell, *marquis of Lorne and duke of Argyll*. À l'origine, la jetée n'a pas la longueur actuelle. D'ailleurs, on y travaillait encore dans les années 1980.



Jeté du bassin Louise vers 1890 (photo Notman, musée McCord)

Dès 1888, on installe sur la jetée une bâtisse pour les immigrants, bâtisse qui va disparaître pour faire place en 1913 aux silos à céréales qu'on voit aujourd'hui. Ils sont 82. Fut un temps où l'on y montait d'énormes amoncellements de charbon. Il s'y trouvait encore des réservoirs de pétrole dans les années 1970. On a déversé dans le bassin les résidus d'excavation du Marie-Guyart, certains d'entre vous s'en souviennent peut-être. Surviennent les Grands Voiliers en 1984 ; on vide le bassin. D'où la marina actuelle. Au vu de ces quelques métamorphoses, parmi tant d'autres, et connaissant les projets avortés, on peut imaginer un tout autre bassin Louise dans les prochaines années.

Pourquoi Abraham-Martin comme toponyme de cette rue ? À l'origine, le bout de rue qui s'avancait de Saint-Paul jusqu'à la hauteur de la gare portait le nom de Murray. On l'a remplacé par Abraham-Martin en 1963. Champlain, peu avant sa mort en 1635, attribue à Martin une terre sur le coteau Sainte-Geneviève. Jusque-là, Martin avait vécu comme pilote, on le disait même pilote du roi. C'est sans doute pourquoi on a pensé à lui pour cette route sur la jetée du bassin Louise.

En passant, Abraham Martin a bien de la chance. Le champ de bataille des Plaines est dit plaines d'Abraham. Or la terre de Martin avait pour limite

précisément la Grande Allée. Les Plaines étaient donc juste au bout de sa terre. On a aussi la côte d'Abraham. On lit partout que cet odonyme vient du fait que Martin empruntait ce chemin pour aller abreuver son troupeau de vaches à la Saint-Charles. Assez loin, merci. Or, une fontaine jaillissait juste à côté de sa maison ; c'est pourquoi il s'y est construit. Et l'eau y était assez abondante pour qu'un tanneur s'y installe après sa mort. D'où l'odonyme de la rue de Claire-Fontaine dans le quartier St-Jean-Baptiste. Au vu du tribunal des médias sociaux actuels, il n'aurait pas cette chance aujourd'hui si l'on se fie à la biographie que le Dictionnaire biographique du Canada écrit de lui.

Il n'est pas nécessaire de vous avancer bien loin dans la rue Abraham-Martin pour mesurer l'étendue tentaculaire de la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ). Et n'essayez pas d'y entrer... Le mot bunker a ici beaucoup de sens.

Marchant vers la rue Saint-Paul, on est évidemment frappé par la tour de l'Hôtel-Dieu. Quel contraste avec les maisons de la rue Saint-Paul dont les dimensions nous paraissent tellement plus humaines ! Les belles façades crépies blanches, les toitures en tôle et les lucarnes, les corniches, la variété des fenêtres à deux battants, à guillotine, avec imposte, à deux, quatre ou six carreaux, comment ne pas se réjouir de leur survivance, un temps sérieusement menacée.

Le bâtiment avec tourelle au coin des Vaisseaux-du-Roi se trouverait dans la cour même du chantier naval de l'intendant Hocquart. La souille à bateaux est devenue la rue des Vaisseaux-du-Roi. Il n'y a donc pas de bâtiment dans cet espace avant l'arrivée de la rue Saint-Paul dans les années 1850, sauf peut-être un hangar quelconque. Un bâtiment s'y construit, en remplissant la souille à bateaux, par des gens liés à la brasserie McCallum. Il sera exproprié par la ville, en 1898, pour créer la rue des Vaisseaux-du-Roi. C'est alors qu'Étienne Cloutier fait construire son hôtel sur des plans de l'architecte Eugène-Michel Talbot. Et l'*Auberge de la tranquillité* restera hôtel jusque dans les années 1980. Vous êtes déjà allés au restaurant Lévesque ? Le clocheton de Talbot a subi bien des avatars, mais la logette a

bien survécu, son portail en encoignure et sa magnifique corniche. Talbot est l'architecte de l'église Saint-Roch, celui aussi du plus bel édifice commercial de Québec au 331 Saint-Joseph, en face de la bibliothèque Gabrielle Roy.



Archives de la Ville de Québec vers 1980

Le bâtiment voisin de l'*Auberge de la tranquillité*, au 315 rue Saint-Paul, occupe l'espace du jeu de paume que Philippe Aubert de Gaspé a adjoint à ses bains publics en 1819 pour tirer avantage du développement de la rue Saint-Paul, qui s'approche, car elle atteint la rue Saint-Thomas à ce moment-là. D'autres bâtiments vont succéder au jeu de paume ; ils seront détruits par l'incendie de Saint-Roch en 1845. C'est alors que la Drum Cabinet Manufacturing Company s'y installe et va phagocyter tout le quadrilatère jusque dans les années 1880. Une épigraphe le dit en façade. Suit une longue séquence de propriétaires et de réfections du bâtiment, jusqu'à son acquisition par *La Terre de chez nous* en 1945. Et l'Union catholique des cultivateurs (aujourd'hui l'Union des producteurs agricoles) va y tenir pendant une vingtaine d'années un hôtel-pension qui s'appellera *La Maison du Bûcheron*. Vous souvenez-vous de la fausse façade orange, noire et blanche qu'un entrepreneur bien de son temps y avait apposée dans les années '79-'80 ? *De gustibus non est disputandum !*

L'îlot Bell

La bâtisse où s'est installée *La Petite Dana*, au 311 rue Saint-Paul, a une histoire intéressante. Au temps de la Nouvelle-France, *La Petite Dana* se trouverait dans la baie où les prêtres du Séminaire avaient installé leur canoterie. Dans les années 1810, Romain Robitaille et John Bell y construisent des bateaux sur la plage à l'abri du môle de l'intendant Hocquart. En 1820, Bell y construit sur remblai un quai de 30 pieds de largeur et de 440 pieds de longueur, entre la ruelle des Bains et la ruelle John-Goudie. L'achat de cet espace en 1819 était lié à une rente annuelle sur un droit de pêche. Bell refusant de payer cette rente (au Séminaire, si j'ai bonne mémoire, ou peut-être aux Augustines), une partie de son terrain est saisie. En 1827, la rue Saint-Paul s'approchant, il y fait construire quatre maisons en *terrace*, c'est-à-dire avec façade unifiée pour les quatre bâtiments, à la mode *british*. Comme vous le voyez, il en reste trois, dont l'une a été défigurée par l'ajout d'un étage. La quatrième maison, à l'emplacement de *La Petite Dana*, a été démolie dans les années 1930. Et c'est un cordonnier qui s'y fait construire la bâtisse qu'on voit aujourd'hui. On dit qu'elle a été dessinée par Alexandre Chênevert en 1947, celui-là même qui a conçu le bureau de poste voisin de la Gare du Palais. Difficile à croire... Dans les années '70, '80 et même '90, cette bâtisse est enveloppée de feuilles de tôle profilée. Son allure actuelle remonte à 1998.

Faites-vous le plaisir d'examiner l'amusant petit train de l'autre côté de la rue Saint-Paul. Allons-y. Ciel, une *Invitation au voyage* en pleine pandémie.

*Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble...
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

Une charmante fantaisie de Maurice Savoie. Un don du CAA-Québec pour le 400e de Québec. Les mécanismes de la locomotive et le chauffeur ont l'air fiables. Partons.





J'aime beaucoup la couronne ébouriffée posée sur la tourelle de loggias du 273-289 rue Saint-Paul. J'aime bien aussi cette façade morcelée. Quoi qu'on en dise, cela vaut mieux que l'entrepôt Terreau-Racine dont je vous ai déjà montré une photo des années 1980.





Entrepôt Terreau-Racine (1965)

Ce bâtiment de condos est tout un contraste avec le voisin centenaire du 263-269, le très ordonné édifice Lachance. Quelle maîtrise de la brique : les murs-pilastres, les chapiteaux, le bandeau en forme d'as de carreau, les denticules en corniche, les trois amortissements rigoureusement distribués. C'est un bel exemple du style beaux-arts appliqué à un bâtiment commercial et entrepôt aux environs des années 1920. L'entrepreneur en construction Georges-Isidore Lachance a embauché deux grands architectes pour la conception de ce bâtiment : Georges-Émile Tanguay et Raoul Chênevert, que vous connaissez tous deux.

Le premier occupant de cet espace au bord de la Saint-Charles vers la fin de la Nouvelle-France était Jacques Richard, dont on a déjà parlé, propriétaire du moulin à farine alimenté par l'eau de la côte de la Canoterie et situé à quelques dizaines de mètres derrière ce bâtiment. Après la Conquête, une longue liste d'Anglais y tiendront distilleries et brasseries, dans une bizarre répétition d'incendies incalculables sur un siècle.

Elle est bien élégante, cette fontaine Wallace, n'est-ce pas ? Vous avez déjà rencontré, sans doute, sa sœur jumelle sur la rue Cartier au coin de la Grande-Allée. Wallace pour Richard Wallace, un milliardaire anglais vivant à Paris au moment où la Prusse bombarde la ville. Napoléon III est détrôné et la ville appartient à la Commune. 1870 : les bombardements détruisent les aqueducs de la ville, déjà pas trop bien équipée pour fournir l'eau aux citoyens. Wallace va financer le rétablissement des conduites d'eau et faire

installer des dizaines de fontaines à travers la ville. Elles sont en fonte, donc faciles à produire rapidement. Vert forêt, pour s'intégrer facilement à l'environnement. Belles à voir, elles doivent donner envie d'y boire. Il en existe quatre modèles et c'est Wallace lui-même qui en fait les esquisses. Vous pouvez vous en commander une pour votre cour arrière, car la compagnie de fonte d'art qui les fabriquait à l'origine en fabrique encore aujourd'hui, la Société française GHM.

La fin de la baie de la Canoterie

Entre la ruelle Légaré et la côte Dinan, aucun plan ne montre de constructions avant les années 1820. Il faut se rappeler qu'on se trouve ici au pied de la côte de la Canoterie. Tout ce qu'on sait a rapport à un métallurgiste, William Tweddell, qui exploite une fonderie dans cette zone vers 1835. Lui succède en 1866 un autre métallurgiste du nom d'Alexander Learmonth. Et l'espace est couvert de hangars. En 1875, il y a une maison en forme de trapèze, en pierre, d'un étage, à la pointe de la rue Saint-Paul et de la côte Dinan, où est Belley. En 1890, la maison est convertie en hôtel et additionnée d'un étage et d'une mansarde dans le style Second Empire. En 1911, le propriétaire du petit hôtel, Alfred-Édouard Beaulieu, achète le terrain voisin et y construit une variante de palace italien à trois étages, avec toit plat légèrement incliné, jolie corniche à modillons et splendides corbeaux, fenêtres avec imposte en arc surbaissé à la mode de l'époque. Charmants volets sectionnés. Georges et Arthème Belley achètent l'hôtel et la taverne en 1947 et les garderont 20 ans. Les propriétaires ont changé, mais le nom, devenu légendaire, est resté.

Quant à l'Hôtel des Coutellier, il s'est installé en 2000 dans une bien belle brasserie, la National Breweries Ltd, construite vers 1910. On est d'autant plus étonné de la qualité de son architecture que le bâtiment a surtout servi d'entrepôt, même un temps de pièces d'automobile. Dans ses murs de brique d'un demi-mètre, de belles grandes vitrines au rez-de-chaussée ; aux étages, des ouvertures également en arc surbaissé ; linteaux en plate-bande

qui font couronne aux deux premiers étages, chaînage d'angle harpé, bandeau continu au rez-de-chaussée et interrompu au dernier étage. Et la corniche, alors, quelle élégance ! Les deux travées de gauche se démarquent entre des pilastres sobres. Les chambres mettent en valeur les murs en brique et les énormes poutres en bois. Il y a 20-25 ans, vous êtes peut-être allés manger des moules à cet endroit, le Möss, alors assez fréquenté... Pourquoi Coutellier ? L'hôtel appartient à la famille Coutellier, originaire de Chambly. Aujourd'hui, les parents décédés, leur fille poursuit la belle œuvre de conservation du bâtiment.

Nous sommes ici dans la place de Bordeaux, ville à laquelle Québec est jumelée. Un peu exigüe, mais bon... En été, on apprécie l'ombre de ses arbres et ses bancs.

De l'autre côté de la rue, vers le fleuve, vous voyez le siège social de la Société des traversiers. J'ai le plus grand mal à convaincre mes groupes de visiteurs de la beauté (toute relative, bien sûr) de ce bâtiment. Je dois admettre que je lui trouve un air de navire à la dérive avec son timon qui défonce le toit et monte dans la cabine vide du capitaine. J'imagine que mes visiteurs ont un peu honte de la gestion de nos traversiers et reportent cette honte sur le bâtiment, faute de pouvoir s'en prendre aux gestionnaires. J'imagine seulement...

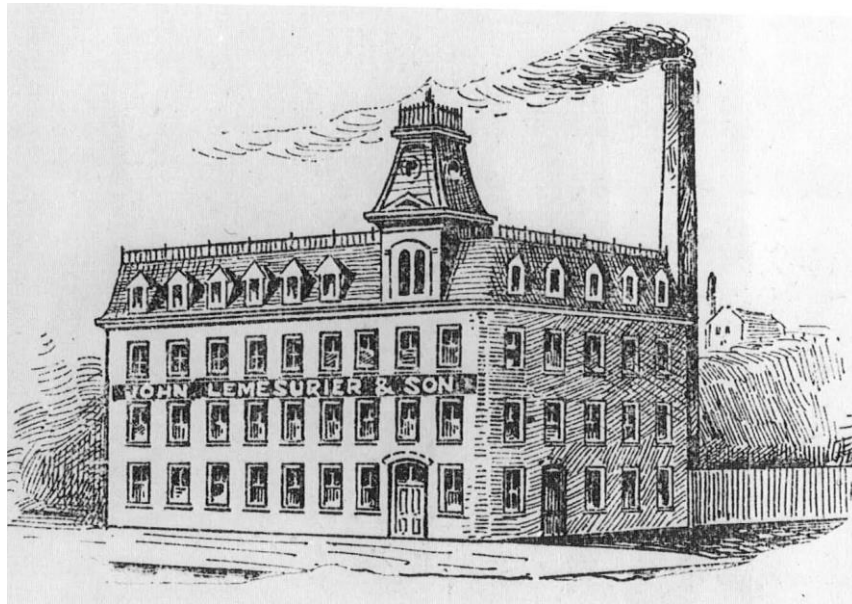
Une manufacture de tabac

Restons encore un moment dans cette place de Bordeaux. Elle est splendide, n'est-ce pas, cette manufacture de tabac de John Lemesurier, au pied de la côte de la Canoterie. 229-233 rue Saint-Paul. Remarquable Second Empire appliqué à l'industrie. Et ce bâtiment exceptionnel raconte aussi une histoire passionnante.

Vous vous souvenez que nous sommes ici dans une baie de la Saint-Charles qui atteint la falaise à marée haute. Et c'est là, probablement dans la côte de la Canoterie elle-même ou un peu à la droite de la rue (en descendant) que

se trouve la cabane à canots des prêtres du Séminaire. Déchets, remblai, déchets, remblai, finalement la baie, entre la rue St-Thomas et la côte Dinan, est comblée par le quai de Jacob Pozer et John Anderson, importateurs des vivres de l'armée britannique installée en ville. On est aux environs de 1820. L'espace va devenir chantier naval, évidemment, car Québec n'est plus qu'un interminable chantier naval ces années-là. Quand les chantiers navals de Québec commencent à péricliter, dans les années 1850, John Lemesurier, un grossiste en épicerie, achète cet emplacement.

Les Anglais fêtent le centenaire de leur victoire sur les plaines d'Abraham quand Lemesurier, pour diversifier ses affaires, entreprend de se construire une manufacture de tabac sur cet emplacement en 1859.



Archives de la Ville de Québec

Le bâtiment est conçu pour s'adapter à la sinuosité de la rue Saint-Paul et à la côte de la Canoterie. Le bâtiment est monté en brique, c'est-à-dire que les murs de brique portent la structure interne du bâtiment. Nous sommes conditionnés aujourd'hui à voir la brique comme parement ; ce n'est pas le cas ici, comme à l'hôtel Coutellier.

La gravure ci-dessus est conservée aux archives de la ville, mais elle ne porte pas de date ni de nom d'auteur, de sorte qu'il est difficile de dire si elle

montre le bâtiment à ses origines. Si c'est le cas, l'entrepreneur James Courtney était vraiment d'avant-garde. Le Second Empire français, celui de Napoléon III, dure de 1852 à 1870. C'est lui qui charge Haussman de réorganiser Paris et de développer une architecture qui soutienne la grandeur et le prestige de l'empereur. Le toit à la Mansart, ressuscité du XVI^e siècle, en est une des principales caractéristiques. Or ce style est interdit à Québec en 1682, et le style Second Empire ne sera pratiqué nulle part au Canada avant 1870-75. Il est donc vraisemblable que cette mansarde qui constitue un quatrième étage, avec ses belles lucarnes et sa tour lanterne coiffée d'une crête de fer, ait été ajoutée à la fin du XIX^e. D'ailleurs, cela donnerait tout son sens au contrat de Courtney en 1859, qui porte sur un bâtiment de trois étages. Il est prévu qu'au rez-de-chaussée on reçoit et presse le tabac, qu'à l'étage il sèche et qu'au dernier on le roule.

Les Lemesurier, père et fils, se font construire une annexe pour leurs bureaux et plus d'entreposage de l'autre côté de la rue, sur l'emplacement du poste d'essence. La famille Lemesurier reste propriétaire de la manufacture jusqu'en 1912. Elle passera éventuellement aux mains de l'Imperial Tobacco of Canada Ltd.

Et voici un moment historique méconnu : c'est dans cette manufacture de tabac que la Commission des liqueurs, créée par le gouvernement Taschereau en 1921, aura ses premiers bureaux, son premier entrepôt, son premier magasin public, en attendant l'entrepôt tout neuf qu'on verra la semaine prochaine.

Vous vous souvenez sûrement du *Mobilier International* qui était propriétaire du bâtiment dans les années '70 et '80. Depuis 1991 s'y logent hôtel et restaurant.

Je ne suis pas sûr de bien comprendre l'odonyme côte Dinan pour désigner cette section bien plate de la rue que nous allons traverser maintenant. Mais qu'importe l'odonyme, il faut avant tout se soucier de son propre squelette, car les voitures surgissent de toutes les directions. Parvenus avec tous vos membres au-delà de la pompe à essence, le long du stationnement, ne me

dites pas que vous n'êtes pas frappés par le vide laissé par la démolition du Marché du Vieux-Port. À ce temps-ci de l'année, c'était un lieu bien agréable à fréquenter... Le vide, en effet.

Le bâtiment du 225 rue Saint-Paul est bien intéressant. Il est là depuis les environs de 1850. La photo de droite montre en 1983 l'arrière du bâtiment, dans la côte de la Canoterie. L'aménagement pour la réception des marchandises a été sauvegardé lors de la restauration des années 1990.



La maison a été construite pour un fabricant de voiles. Après une cinquantaine d'années occupées à d'autres fonctions, un nouveau fabricant de voiles s'y installe en 1910, et pour plusieurs générations, les Alleyn, en fait jusqu'en 1980. En façade, les deux entablements sont remarquables avec leurs consoles gravées de triglyphes.

Au-dessus du bâtiment voisin, on peut encore voir sur le mur de la tour du 217 la publicité telle qu'on la pratiquait encore dans les années 1950. La compagnie Modern Age Ltd s'installe alors dans cette tour, car il s'agit bien d'une tour ici à Québec vers 1920. Cette compagnie y vend les électroménagers Admiral. Elles se font de plus en plus rares, ces publicités.

Le *Globe*

Tiens, un chantier de construction autour d'une maison bien mal en point. On a donc convenu qu'elle faisait partie du patrimoine, tiens donc ! Et l'église St-Cœur-de-Marie, alors ? Et l'église Saint-Sacrement ? Construite en 1847, cette maison est probablement la plus ancienne de cette partie de la rue Saint-Paul. En fait, c'est un hôtel. On est en pleine effervescence dans le port de Québec en ce temps-là, et l'eau de l'estuaire est là, tout de suite de l'autre côté de la rue. Il est probable que son rez-de-chaussée ait été un restaurant dès l'origine. En tout cas, on y fréquente le célèbre *Globe* (prononcez glaube) de 1880 jusque dans les années 1940. Quand les antiquités vont devenir une mode au moment de la reconstitution de la Place-Royale, ce commerce sera l'un des premiers à y offrir des « Antiques ».



Sur le plan de l'architecture, le cas de cette maison est un peu compliqué, d'où mon étonnement devant sa sauvegarde. Et tout de même mon contentement. À l'origine, la maison n'a que deux étages. Elle est coiffée d'un toit plat légèrement incliné à la londonienne, alors qu'ici, à Québec, à

cause de l'hiver, nos toits ont deux versants bien inclinés. Sa structure est en brique. Ses murs tronqués pour permettre l'ouverture, arrondie, sur deux rues et ses larges vitrines sont d'origine. Cent ans après sa construction, on a ajouté un étage et la logette en encorbellement qui nous étonne dans cette rue. Une photo de cette maison dans les années 1940 est bien intéressante. On y voit le toit et l'arrière du *Globe*. On y voit aussi que le stationnement en face du restaurant n'a pas toujours été un stationnement, tiens donc! et que les maisons qu'on y voit témoignent de l'architecture traditionnelle de Québec, même sur Saint-Paul, une rue bien *british* au milieu du XIX^e.



BAnQ

Nous avons maintenant passé l'anse de la canoterie du Séminaire.



Chaussegros de Léry 1732 Archives nationales d'outre-mer

Sur ce plan de Chaussegros, le bâtiment qui suit le troisième P (côte de la Canoterie) serait la canoterie elle-même, qui sert probablement d'abord de lieu de déchargement des marchandises du séminaire. Sous les P, on voit trois petits bâtiments au bord de l'eau, sûrement pas des maisons, car c'est seulement dans la dernière décennie de la Nouvelle-France que des gens s'installent dans cette zone pour y habiter. Puis, le plan montre deux grands entrepôts en L, suivis par la côte Dambourgès ; celui de droite appartient à Léonard Paillard, celui de gauche aux frères Riverin. Entre les deux entrepôts, plus haut, celui de Louis Prat, capitaine, armateur et constructeur de bateaux. La petite rue Saint-Thomas se trouverait à la droite de la canoterie. Le bâtiment dont nous allons maintenant parler couvrirait la canoterie. Il s'agit du 205 rue Saint-Paul.

À partir de 1920, René Talbot, un fournisseur d'équipement d'incendie achète le terrain et les bâtisses au coin de Saint-Paul et Saint-Thomas, puis au coin de Saint-Thomas et de la Canoterie, puis encore davantage sur la Canoterie. Il s'y fait construire son magasin sur Saint-Paul et, ensuite, son entrepôt sur la Canoterie. Le fils Talbot acquiert plus tard son voisin sur Saint-Paul, qui sera finalement démoli. Tout l'espace couvert par la Talbot Équipement est vendu à une corporation immobilière d'Outremont en 1999. Le magasin et l'entrepôt sont convertis en condos. Le deuxième entrepôt est

rasé et remplacé par huit maisons de ville avec jardin sur la Canoterie et éclairées d'oriels en façade sur Saint-Paul.

Terreau et Racine

En face de Talbot Équipement se dresse l'édifice Terreau Racine, dont la façade donne sur le quai Saint-André. C'est un bien beau bâtiment construit en 1919 sur des plans de Ludger Robitaille, dont on a vu la semaine dernière l'hôtel Champlain devenu Lauberivière. Ses belles grandes arches en pierre bosselée en font un remarquable monument. L'emplacement est couvert par les hangars du quai Saint-André jusque vers 1860, alors que la Quebec Rubber Co y construit un atelier en briques de quatre étages pour la production de couvre-chaussures en caoutchouc. La Quebec Rubber et son bâtiment sont déjà disparus avant 1900. C'est alors que Terreau et son gendre Racine, qui ont déjà une fonderie sur Saint-Paul, viennent s'installer ici. L'architecte David Ouellet leur dessine un premier bâtiment qui est incendié en 1919. S'ensuivra le bâtiment actuel. La Terreau-Racine restera dans la famille jusqu'en 1968, alors qu'elle doit déclarer faillite. Un temps, le gouvernement y aura des bureaux, et, dans les années 1990, on le convertira en condos. Terreau-Racine conservera jusqu'à la faillite son hideux entrepôt, dont je vous ai, plus tôt, montré des photos.



Terreau et Racine vers 1915 (Archives de la Ville de Québec)



Terreau et Racine vendait de la Bulldog Paints quai Saint-André en 1941.
La gare du Palais en fond (Archives de la Ville de Québec)

Vous ne pourrez malheureusement pas voir la belle façade du voisin de Terreau-Racine ; c'est pour quelque temps un chantier de construction. C'est un bâtiment conçu par Charles Baillairgé, l'architecte-ingénieur de la ville, à qui l'on doit des lampadaires, des escaliers, une bonne partie du mobilier urbain du Vieux-Québec, et des dizaines de bâtiments et maisons, dont en particulier la prison aujourd'hui intégrée au Musée des Beaux-Arts. Ce bâtiment-ci a été construit dans les années 1860 pour la Quebec Plaster Mill, de Georges-Honoré Simard, un fabricant de plâtre. C'était bien avant le *gyproc*, marque de commerce pour la fameuse *plasterboard* inventée aux USA vers 1900. La Quebec Plaster ne connaîtra pas ces nouvelles technologies, car ses héritiers vont se quereller et forcer la vente du bâtiment à un producteur de biscuits et de confiseries. Dans les années '40, la Terreau-Racine achète le bâtiment et l'occupe jusqu'à la faillite en 1968. Depuis, c'était un peu n'importe quoi et beaucoup l'abandon.



1995 (Archives de la Ville de Québec)

Charles Baillairgé, décédé en 1906, était le dernier de la grande famille d'architectes installée à Québec à la fin de la Nouvelle-France. Il lisait tout ce qui se publiait en architecture et il était lui-même une machine à publier. Aussi aimait-il expérimenter les nouvelles techniques, les nouveaux matériaux, les nouvelles formes. Cette façade que vous ne verrez pas illustre sa démarche, malgré les modifications que les propriétaires successifs lui ont apportées. Au rez-de-chaussée, une série de pilastres en pierre sculptée en échelle, surmontés de chapiteaux qui se prolongent en brique jusqu'aux consoles porteuses de la corniche. Des arches en brique portent les entablements qui servent d'appui à de nouveaux pilastres qui encadrent les fenêtres. Dommage que vous ne puissiez voir le raffinement du travail du briqueteur. Tout cela est soutenu par une ossature en fonte, qui favorise la

finesse des pilastres et l'ampleur des ouvertures, deux inventions (fonte et verre) qu'on ignore à Québec dans les années 1860. Les vitrines du rez-de-chaussée ne sont évidemment pas d'origine.

Vous avez peut-être entendu l'écho d'une querelle survenue en juin dernier, qui a mené à la fermeture de la rue cet été et au placardage actuel. Le zonage interdit les Airbnb, et le propriétaire laisse aller le bâtiment depuis 2017 en espérant obtenir un changement de zonage. On ne s'en mêlera pas. Attendons voir...

En face, 181-185 Saint-Paul, une photo du bâtiment pourrait vous en montrer l'intérêt. D'abord, une des affiches nous apprend qu'ici il y eut longtemps des armes à feu en vente libre. Vous n'aimeriez pas un petit Browning au déjeuner ? La photo montre aussi l'arrimage étonnant des bâtiments de la rue Saint-Paul avec ceux de la côte de la Canoterie. Quoi est à qui ? Comment vit-on là-dedans ? Quant au stationnement, il n'est plus à ciel ouvert...



Vers 1980 (Archives de la Ville de Québec)

Le bâtiment aux numéros 186-188 n'a pas d'intérêt architectural. Il est construit en 1858 pour une manufacture de savons et de chandelles. Au début des années 1900, le célèbre marchand de tabac Joseph Côté l'achète pour y entreposer ses cigares et ses feuilles de tabac. À l'arrière se trouve une annexe qui donne sur quai Saint-André. Il fait installer un plancher de brique pour favoriser l'humidité de ses cigares. À l'étage sont les bureaux de ses commis voyageurs, car il fournit tous les environs de Québec. Il y loge aussi son siège social, car il a déjà des succursales sur Saint-Jean, Saint-Vallier, côte de la Montagne, et d'autres suivront. Au dernier étage sont entreposés les paquets de feuilles de tabac et les boîtes de biscuits, car il en vend aussi. Bref, le soleil ne pénètre pas dans cette bâtisse. La vitrerie Citadelle s'y installe dans les années '40. Aujourd'hui, des condos.

Il n'y a pas à douter, le bâtiment portant les adresses 169-179 était une usine. En effet, c'est le brasseur John Racey qui s'installe ici en 1829. La brasserie s'étend jusqu'à la côte de la Canoterie dans un nouveau bâtiment et dans quelques bâtiments existants. Son quai est immédiatement en face de ses bâtiments. Une quinzaine d'années plus tard, c'est Joseph Knight Boswell qui s'y installe. Les architectes Staveley et Dunlevie sont embauchés pour reconstruire, unifier, moderniser cet ensemble hétéroclite. Le bâtiment dont on voit la façade a alors quatre étages. Mais la Boswell s'étire jusqu'au coin de la rue, où monte la côte Dambourgès. Un cinquième étage est ajouté plus tard sur Saint-Paul et de nouveaux agrandissements sur la côte Dambourgès. En 1880, la Boswell, déjà installée au palais de l'intendant, quitte son usine de la rue Saint-Paul et des côtes de la Canoterie et Dambourgès.



L'arrière de la brasserie Racey (James Parrison Cockburn, 1830)

Plusieurs transactions plus tard, juste avant 1900, les bâtiments sont acquis par le grand marchand juif de l'époque Abraham Joseph qui embauche l'architecte Georges-Émile Tanguay pour adapter les bâtiments à ses besoins propres et aux besoins de ses locataires-commerçants. Des fenêtres sont percées, de même que la porte cochère qui donne accès à une cour intérieure. D'autres transactions suivent et c'est finalement le gouvernement du Québec qui achète l'ensemble en 1942. Le bâtiment au coin de Dambourgès est transformé en logements, mais tout le reste est occupé par l'Éditeur officiel et par le Département de l'instruction publique. Dans les années 1970, le gouvernement construit le Marie-Guyart. Le bâtiment qui occupait l'emplacement du stationnement couvert d'aujourd'hui a déjà disparu. Hors propos, mais permettez : ce concept de stationnement n'est vraiment pas génial... En '80, l'ancienne brasserie Boswell est vouée à la démolition. Mais elle sera sauvée par les immeubles Boswell en 1982, qui en font des condos.

De l'autre côté de la rue, le restaurant Rioux et Pettigrew porte bien son nom, car il est installé dans l'ancien entrepôt de l'épicier-grossiste Narcisse

Rioux. Rioux y fait des affaires à partir de 1870. À sa mort en 1907, sa veuve s'associe à l'un des employés, Charles Pettigrew, pour poursuivre les activités. Derrière les bâtiments de la rue Saint-Paul se multiplient les entrepôts jusqu'au quai Saint-André. La Rioux et Pettigrew quitte en 1926 pour la rue Dalhousie. Les propriétaires se succèdent ensuite, jusqu'à l'acquisition des quatre bâtiments en 1962, après une série d'incendies, par le comptoir Emmaüs, qui y restera trente ans.



Vers 1980 AVQ

Entrons maintenant dans le stationnement qui suit la rue Rioux, en direction du 100 quai Saint-André, le bel édifice du 400e. Il a beau être beau, il est bien seul dans son environnement, et ce n'est pas la pandémie qui va le rendre utile ! En arrière-champ, les silos de la Bunge lui donnent quand même du relief.

Retournons-nous vers la rue Saint-Paul. Sortez vos téléphones super-intelligents, prenez une photo, des photos, et transmettez-les à vos amis. Les façades de la rue Saint-Paul, celles superposées de la rue des Remparts, les lanternes de l'Université Laval, quel spectacle ! Il y a tout de même autre chose à photographier à Québec que le Château Frontenac.

Trois faits à retenir

Ce *parking* me donne aussi l'occasion de rappeler ici une donnée sur la fin de la Nouvelle-France. Cet estuaire forme une baie qui va de la pointe de roches de Carcy à la rue Saint-Roch, et pénètre jusqu'au pied de la falaise de l'Hôtel-Dieu. Jusqu'ici, on a vu que la rue Saint-Paul est développée progressivement aux environs de 1820 par les marchands britanniques qui y construisent des entrepôts sur leurs quais, des commerces avec résidence à l'étage.

Mais il y a un « avant les Anglais », dont on ne parle jamais. Car ces marchands anglais ont dû acheter ces espaces des affairistes français qui avaient acquis des bouts de plage dans les années 1740-50. On a vu, en se promenant autour du Musée de la Civilisation, que Carcy et Estèbe s'étaient construits au bord du fleuve, tout au bout de la rue Saint-Pierre de l'époque. Or, ce même Estèbe, Cugnet, Hertel de Rouville, Daine, Vergor (le gaffeur des Plaines d'Abraham), le constructeur Jean-Baptiste Maillou, et des dizaines d'autres avaient acquis des terrains en zone inondée à marée haute jusqu'au chantier naval de Hocquart, dans le but d'y construire éventuellement ou simplement de spéculer, car il sautait aux yeux de tous, et d'abord des intendants, que la basse-ville manquait d'espace pour le développement économique et commercial du seul vrai port de la Nouvelle-France.

Une deuxième donnée est à retenir. Pourquoi tous ces immenses entrepôts ? C'est que l'approvisionnement se fait par bateau, donc sur une durée de six mois par année. Quand le train arrivera à Québec, on est déjà à la toute fin du XIX^e, et ça ne résout pas le problème de l'approvisionnement des produits européens. Donc, il faut beaucoup d'espaces d'entreposage au bord de l'eau.

Troisième donnée : jusqu'aux années 1960-70, la rue Saint-Paul est une rue d'entrepôts, d'industries, de commerces de gros, etc. Aujourd'hui, la rue Saint-Paul est une rue résidentielle, une rue de condos. Seuls subsistent quelques galeries d'art, quelques antiquaires, des restaurants. Pas d'épicerie, pas de pharmacie. Un poste d'essence, mais pas de garage : son adresse est Saint-Paul, mais pourrait aussi bien être sur côte Dinan ou sur quai Saint-André. Et l'on peut imaginer que ce *parking*, où nous sommes,

sera éventuellement couvert de condos... La presque totalité de cet espace à voitures a été longtemps occupée par des entrepôts de Renaud. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Retournons à notre belle anglaise...la rue Saint-Paul. En effet, presque toutes ces mignonnes maisons du côté du Cap-aux-Diamants viennent des anciens quartiers de Londres. Elles sont toutes millésimées des années de la création de la rue, c'est-à-dire vers 1820, à l'exception bien sûr des bâtiments neufs. Elles ont donc deux cents ans. Plusieurs d'entre elles n'avaient que deux étages à l'origine. Les étages supérieurs ont été ajoutés au XX^e siècle, 1920, 1940. Il semble que ces augmentations aient parfois compliqué la numérotation des adresses, tels ces 143½ et 143¾... Les vitrines des commerces s'ouvrent vers la porte d'accès au fond d'un trapèze vitré comme pour vous inviter à entrer après avoir examiné la marchandise. Une deuxième porte, collée au mur latéral, mène aux logements.

Peachy dans les patates

Je vous ai tendu une perche dans l'intrigue que vous avez reçue il y a quinze jours à propos du bâtiment conçu par le jeune Peachy, en 1860, au coin de la rue des Navigateurs. En fait, il s'agit d'une annexe, qui court de la rue Saint-Paul au quai Saint-André, conçue pour entreposer de la nourriture pour exportation. Peachy doit travailler à partir des murs de vieux hangars là dès avant 1800. Des articles d'épicerie, des barriques d'alcool, des tonneaux de farine, des sacs de patates, etc., y seront entreposés. Cent ans plus tard, le bâtiment est acquis par la Coopérative des jardiniers de Québec, en relation avec le Marché du Vieux-Port. Et c'est Raoul Zaor qui achète ce bâtiment en 1972. Vous êtes sûrement déjà entrés dans sa boutique d'antiquaire. Le bâtiment aura donc été plus de cent ans un entrepôt d'épicerie. Donnant sur le quai Saint-André, un deuxième étage a été ajouté comme logement.

Au moment où Peachy conçoit son entrepôt, le bâtiment voisin est un atelier de tonnelier depuis 1805. Il n'a que deux étages. De nouveaux étages vont

s'ajouter au fil du temps pour aboutir au bâtiment actuel au début du XX^e. C'est alors l'entrepôt-magasin du grossiste Carette, spécialisé dans les moteurs à essence et les équipements mécaniques pour la marine et les moulins à scie.



Vue du quai Saint-André, vers 1910, AVQ

On va aujourd'hui à la Maison Renaud au 80-82 de la rue Saint-Paul. Ce n'est pas, à l'origine, la Maison Renaud. C'est plutôt l'immeuble de la Mechanics Supply Co construit en 1903 sur un plan de l'architecte Harry Staveley. La Mechanics Supply est un grossiste en appareils électriques, en particulier de chauffage. Il faut se rappeler que nous sommes alors dans les premières années de la généralisation de l'électricité à domicile. Une partie du rez-de-chaussée du bâtiment avec ses grandes vitrines est destinée à la location par de petits commerces. Les années '30 seront difficiles et le bâtiment est alors repris par le Montreal Trust. Renaud, le marchand de vaisselle en gros, qui est installé juste à côté, l'acquiert en 1939.

Ce « juste à côté » est un immeuble très imposant, dans le style palace italien, composé d'un corps central et de deux avant-corps latéraux. Comme c'est déjà de pratique courante en 1903, la structure du bâtiment est en fonte et en acier. Le rez-de-chaussée est paré de pierre de taille. Appuyées sur un entablement qui se profile sur tout l'édifice, de grandes arches plein-

cintre en brique s'allongent sur deux étages sur les ailes, sur les trois étages dans le corps central. Le dernier étage se présente comme un attique, selon la tradition classique. Une brique rouge est utilisée comme ornementation. La corniche impressionne par ses dimensions et l'effet de lumière de ses modillons. Quant au balcon en pierre et fer forgé, il est au moins inusité en façade d'un édifice commercial. Rêvons qu'une entreprise d'entretien soit bientôt embauchée...

Renaud

Nous voici maintenant devant le vrai Entrepôt Renaud au 72-78 Saint-Paul. Jean-Baptiste Renaud fonde en 1845 à Montréal avec son frère Louis une compagnie de grossiste en farine et céréales diverses. Louis développe le marché de Montréal et Jean-Baptiste le marché de Québec. Il s'installe dans la rue Saint-Paul, où se trouve le stationnement que nous avons exploré il y a quelques minutes... Quand Jean-Baptiste meurt en 1884, son entreprise est déjà un empire qui exporte en Angleterre et en Écosse du bacon, de l'huile de poisson, du beurre, du cheddar, etc. Grâce à ces bons liens avec l'Angleterre, Renaud avait déjà fondé sa filiale de la vaisselle en 1876. Et ça marche toujours.

C'est en 1875 qu'il fait dessiner par Peachy ce splendide bâtiment, immense, car il s'étend jusqu'au quai Saint-André sur cinq étages. Vous avez bien regardé les fenêtres ? On est en 1875, on travaille avec de la pierre et il n'y a pas de mur en façade. L'audace des bâtisseurs des cathédrales gothiques. J'exagère, mais vous voyez ce que je veux dire. Le bâtiment est conçu en quatre travées qui se soutiennent réciproquement. En fait, Renaud a commandé quatre bâtiments indépendants, mais en un seul, car il veut louer les entrepôts qu'il n'utilisera pas. La quatrième travée a été démolie en 1978 à la suite d'un incendie. Chaque travée a son entrée au centre de trois grandes arches en arc plein-cintre, trois grandes ouvertures en arc surbaissé aux étages, et six petites fenêtres en arc plein-cintre au dernier étage. Le tout était coiffé d'un toit à la Mansart. Le dernier étage actuel, sans finesse, a

remplacé la mansarde vers 1920. Le sous-sol est construit en caves voûtées. Vers 1985, les étages sont convertis en lofts.

Une banque dans la rue Saint-Paul ? Mais non, son adresse est 139 rue Saint-Pierre. La rue des banques. Suffisait d'y penser... Nous serons dans la rue Saint-Pierre la semaine prochaine.

Vous le saviez déjà amplement, le dallage de la place vous le répète : nous sommes ici dans l'estuaire de la Saint-Charles.

Et cette proue de navire nous apporte des vivres. Ou peut-être en porte-t-elle ailleurs. Jusqu'en Orient, peut-être...

Nous nous retrouverons en compagnie de cette belle Vivrière la semaine prochaine.

Références

Sur la Toile :

- [Dictionnaire biographique du Canada](#).
- Ouellet, Jérôme, [Vues anciennes de Québec](#).
- Ville de Québec, [Répertoire du patrimoine bâti](#).
- Ministère de la Culture et des Communications, [Répertoire du Patrimoine culturel du Québec](#).

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 8 décembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés